

Gabrielle Poulin, *Nocturnes de l'oeil*, Sudbury, Prise de parole, 1993, 125 pages

Andrée Lacelle

Number 72, May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42918ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacelle, A. (1993). Review of [Gabrielle Poulin, *Nocturnes de l'oeil*, Sudbury, Prise de parole, 1993, 125 pages]. *Liaison*, (72), 42–42.

Gabrielle Poulin, **Nocturnes de l'oeil**, Sudbury, Prise de parole, 1993, 125 pages.

Dans un état de tension unique où dérèglement engendre cohérence, Gabrielle Poulin explore, dans **Nocturnes de l'oeil**, un univers poétique riche de sens où domine l'inextricable interaction entre le jour et la nuit, la vie et la mort : ce qu'on voit à la nuit noire venue, en nuit américaine ou nuit du midi, quand la nuit traverse le jour, quand la mort alimente la vie, toute permutation se confondant en un chassé-croisé aux effets insomniaques. Et si, pour qu'il y ait trêve un bref instant, il suffisait de «fermer les yeux sur la fatigue de midi» ?

En exergue au deuxième nocturne du recueil, l'auteure cite V. Jankélévitch : «Le nocturne joue sur tous les claviers à la fois». Le registre ainsi annoncé ne dérogera pas de sa tonalité, le recueil entier surgit en plein solstice des ténèbres dans «la tourmente au beau milieu du soleil», car «battent les ailes aux quatre bouts du printemps (...) sur la pointe du désir (...) sur la pointe du délire (...) une ombre dans l'éclair de l'ombre». Ces poèmes offrent en permanence un paroxysme bipolaire où le lumineux et le sombre, le conscient et l'inconscient, s'éclipsent l'un l'autre, tour à tour éclatent, puis s'abolissent dans une spirale sans fin. S'en suit la présence au rien et «la grande déception rôde / les bagues brûlent au fond des bassins vides». Une béance que l'auteure réinvente dans sa quête d'une alliance des mots avec le monde, une alliance vraisemblablement sans issue, laissant irrésolue toute contradiction : «les mots n'ont pas de goût (...) les mots se sont vidés (...) les mots cachent leur venin dans la langue qu'ils lèchent». Ne seront tolérés ni faux-fuyants ni leurres du langage car «l'oiseau rouge de la mémoire» veille. Il est intéressant de rappeler ici combien l'oiseau et le rouge étaient déjà présents dans l'imagerie surréaliste de **Petites fugues pour une saison sèche** (Éditions Le Nordir, 1991).

Roc, pierre, sel, sable, poussière, sous l'érosion du temps, nuit et jour, s'oblitérent nos vies, mais «la déroute reforme sa coquille». La nacre ou le gris opalin, la pourpre ou le rouge absolu : prolonge-

ments royaux de la conque d'où tout vient et où tout retourne. Il y a omniprésence du gris, couleur centrale résultant d'une part égale de noir et de blanc, ou la fusion parfois féconde parfois funeste du jour et de la nuit : «sur le front gris des nourrissons (...) l'épaule grise de l'enfant mort-né (...) les langues grises s'affairent». Il y a aussi la résurgence toujours singulière du rouge «sang dessus sang dessous» dont la pulsation ne cesse de rappeler l'âpreté du combat qu'est la vie en état de survie. Et au-dessus de la mêlée, oscillant entre le présage et l'attente, l'oeil phare, l'oeil sentinelle se révèle innombrable : «l'oeil vert... étonné... fixe... un oeil ouvert l'autre renversé (...) l'oeil avide de délire...». Il est de tous les paysages d'ici, d'ailleurs, de tous les voyages intérieurs. L'oeil entrevoit l'espace imprenable aux contours inhumains : «sans serrure ni poignée / porte haute (...) muets nous clignons de l'oeil / sur l'éclat du néant ouvert». Et puis qu'en est-il de cette vie «épinglée sur des murs qui bougent» ? «Est-elle donc si courte la vie / qu'on doive se tenir sur ses gardes / de la pointe des pieds jusqu'au coeur éteint de l'étoile ?» Et qui est cette «poupée de pierre / si frêle et si froide (...) venue d'ailleurs / lourde de tant de silences / absente de toute volupté». Quel est son lieu ? «Le carrefour inviolé». Et plus loin : «autour de la fuyante / inventer le parvis du vide / poser le piège sur l'empreinte sinieuse de ses pas». Ainsi nul relais salvateur : le temps vacille et le lieu est décentré.

Dans une écriture marquée de stries vives, cette poésie évoque une vision exacerbée du monde où quelquefois sourd une fureur contenue, et l'auteure se fait oracle du délire et de la nuance. Et quand dans les ténèbres s'irise la fibre fine et juste, porteuse des pulsions de vie et de mort, alors loin de l'inutile, les mots se bousculent, surgissent, s'enfièvent, hurlent ou frissonnent l'inconfort du regret, la douleur avivante, le deuil du désir, la précarité de l'apaisement. Dans son parcours poétique en quête d'entière, Gabrielle Poulin note la poursuite insistante de l'inaccompli, alliant l'insolite et le familier sous un éclairage extrême qui rappelle ce mot de Fernand Ouellette, «recevoir un coup de lumière c'est aussi recevoir un coup de nuit».

ANDRÉE LACELLE

Photo : Studio von Dulong

